Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 18 (1889)

Heft: 11

Artikel: Pourquoi une chaire de pédagogie à l'Université de Fribourg?

Autor: Horner, R.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039926

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

amour de la patrie, ne négligeons pas de lui faire bien comprendre que le patriotisme vrai ne consiste nullement dans certains grands mots, certaines phrases sonores et certaines périodes retentissantes. C'est avant tout une affaire de fidélité inviolable, de désintéressement généreux, parfois même, d'abnégation et de dévouement. Les plus éloquents dans les fêtes nationales ne sont pas toujours, dans les fonctions publiques, les plus fidèles au devoir, ni en face du danger, les plus intrépides sur le champ de bataille. Les vrais héros ne sont pas les patriotes qui, à la fin d'un banquet se proclament prêts à mourir pour la patrie et qui, quand la patrie ne satisfait pas toutes leurs ambitions et tous leurs désirs, n'ont rien de plus pressé que de lui tourner le dos et de l'oublier. C'est là un patriotisme qui fait involontairement songer à l'amour de la chèvre pour le chou.

Sachons, en outre, professer un patriotisme ardent, sans tomber pour cela dans ce que le langage moderne appelle le *chauvinisme*. Ce nouveau mot désigne la manie de certains hommes de croire et de prétendre que dans leur propre pays tout est parfait, et que rien de bon ne saurait se trouver ailleurs. Quoi de plus stupide ? Quoi de plus faux ? Quoi de plus injuste ? Dieu, qui est le Père et la Providence de tous, n'a pas refusé tous ces avantages aux autres peuples, pour les donner tous à un seul. Si notre pays est beau, les autres pays ont aussi leurs beautés. Si notre histoire renferme des pages glorieuses, il n'en est pas autrement des annales des autres nations. Si nos mœurs nationales ont leur mérite, le caractère des autres peuples a aussi le sien. S'il y a des imperfections et des misères ailleurs, il n'en manque pas chez nous. *(A suivre.)*

POURQUOI UNE CHAIRE DE PÉDAGOGIE

A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG ?

Telle est la question que beaucoup de personnes se sont adressée à l'ouverture de notre Université naissante.

Que la Faculté des lettres comprenne des chaires des littératures nationales, classiques et étrangères, des chaires de philosophie, de philologie, d'histoire, rien de plus naturel, mais de quelle utilité peut être une chaire de pédagogie ? Cette science n'a été enseignée, jusqu'à ces années dernières, ni dans les Facultés de France, ni dans les Universités de Belgique, ni dans celles d'Espagne, ni dans celles d'Italie.

Quiconque voudra bien nous suivre, sans parti pris, dans

l'examen de cette question, trouvera, nous n'en doutons pas, que l'institution de cette chaire se justifie pleinement et que la pédagogie a sa place marquée dans une Faculté des lettres.

Qui ne sait, en effet, que parmi les étudiants de cette Faculté, la plupart se destinent à la carrière de l'enseignement? De plus, le futur prêtre qui fréquente les cours de théologie, ne sera-t-il pas appelé plus tard aussi à faire de fréquents catéchismes et à instruire ses ouailles? Son premier rôle n'est-il pas d'être éducateur? Il aura encore peut-être à s'occuper directement des écoles primaires en qualité d'inspecteur ou du moins de membre de la Commission scolaire. Or, comment le professeur et le prêtre se prépareront-ils à remplir les obligations que leur imposera l'instruction de leurs élèves? C'est évidemment par l'étude de la pédagogie, car la pédagogie n'est pas autre chose que la théorie de l'enseignement et la science de l'éducation. C'est, en effet, la pédagogie qui initie le futur professeur aux lois psychologiques du développement intellectuel; c'est cette même science qui fait connaître les meilleures méthodes à suivre et les divers procédés à employer. C'est encore cette science qui révèle, dans ses données historiques, le secret des succès obtenus par les professeurs les plus habiles. Si, à l'exemple de ce qui a lieu dans les Universités allemandes, le futur professeur est appelé à compléter et à couronner ses études théoriques de pédagogie, par des exercices pratiques dans l'enseignement sous la direction d'un maître capable, il ne sera plus condamné, comme la plupart de ses aînés, à improviser sans préparation les fonctions délicates et complexes de son ministère. Nous n'aurons plus alors le triste spectacle de classes destinées fatalement à servir en quelque sorte de champ d'essai aux expériences plus ou moins longues, plus ou moins heureuses d'un maître aux abois qui enseigne sans méthode, sans direction, sans but déterminé, n'ayant d'autre boussole que sa bonne volonté éclairée par les lointaines et vagues réminiscences de la marche suivie autrefois par ses anciens professeurs.

Tout le monde reconnaît la nécessité, pour un professeur, de posséder à fond les sciences qu'il doit enseigner, car selon un vieux et banal dicton, personne ne donne ce qu'il n'a pas. Mais il est une autre condition de succès, non moins indispensable, qu'on semble cependant méconnaître souvent, c'est l'art de communiquer les connaissances aux élèves, c'est le don de l'enseignement. Et pourtant à quoi bon, je vous le demande, les profondes synthèses de ce professeur de mathématiques, la vaste érudition de cet historien, si ces savants ne réussissent pas à transmettre à leurs élèves les trésors de leur intelligence et les fruits de leurs labeurs? On pourrait comparer la science de ces maîtres à cette eau fraîche et abondante de certains torrents alpestres qui bondissent en mugissant aux pieds du

touriste altéré, mais que des parois de rochers rendent inaccessibles. Mieux vaudrait mille fois le plus petit filet d'eau, pourvu que le voyageur puisse y tremper ses lèvres brûlantes de soif.

Ainsi, connaître bien soi-même ce qu'on doit apprendre aux autres, et savoir transmettre ses connaissances, ce sont-là les deux conditions absolues de tout succès.

Or, à cet ensemble des règles qui devraient présider à la culture intellectuelle et morale de l'enfant, à cette science de l'éducation, donnez-lui le nom que vous voudrez, si le mot de pédagogie vous effarouche, mais n'en contestez point la nécessité pour tout professeur qui désire être à même de remplir pleinement son devoir, dès le premier jour, sans se livrer à d'infructueux tâtonnements, sans passer par une période stérile d'expériences, au détriment des jeunes gens qui lui sont confiés.

« L'enseignement n'est qu'une affaire de bon sens, direz-vous peut-être. A quoi bon dès lors l'étude de la pédagogie ? »

Que les fonctions des maîtres réclament un grand bon sens, c'est ce que personne ne niera. Disons même que la connaissance de la pédagogie ne saurait vous éviter de graves mécomptes, si la mise en œuvre de ces règles n'était dirigée par un jugement sain et pratique ; mais, si le bon sens est indispensable, avouez cependant qu'il ne saurait suffire ni à vous faire connaître les meilleurs procédés ni à vous mettre en possession des résultats des essais faits dans le champ de l'instruction, ni à vous épargner les tâtonnements, les erreurs mêmes qui sont le partage fatal de l'inexpérience.

« Mais, direz-vous encore, parmi les plus habiles professeurs connus, la plupart n'avaient point étudié la pédagogie. » La raison en est fort simple. C'est que cette science n'était pas enseignée autrefois dans les Universités. Mais de ce que nous trouvons des hommes éloquents qui n'ont jamais étudié les règles de la rhétorique, de ce qu'au nombre des grands écrivains figurent des auteurs qui ont ignoré les classiques, faudrait-il conclure que la connaissance des classiques et l'étude de la rhétorique soient inutiles à l'orateur et à l'écrivain ?

Il me semble entendre les adversaires de la pédagogie venir à la rescousse et me dire : « Voyez tel professeur : il s'était préparé à ses fonctions en parcourant régulièrement les diverses étapes établies dans les Universités allemandes et cependant il est inférieur à tel autre professeur complètement étranger à la science de l'éducation. Du reste, la pédagogie était autrefois inconnue. Cependant les collèges des siècles passés ont fourni leur contingent d'hommes éclairés et capables. Bref, on peut affirmer que dans l'enseignement la méthode n'est rien ; le maître, c'est tout. »

Qui de nous n'a entendu ces objections ? Remarquons tout d'abord que les faits que l'on peut citer à l'encontre de l'utilité de la science que nous préconisons, peuvent être vrais sans

infirmer en rien la règle générale, car les exceptions se rencontrent partout. N'avons-nous pas vu des empiriques opérer des guérisons que la science n'avait point obtenues? Que d'agriculteurs qui n'ont jamais suivi que l'ornière de la routine, ont trouvé néanmoins la fortune sur les fermes mêmes où d'excellents agronomes se sont ruinés! Concluez donc, si vous l'osez, que la médecine est inutile à ceux qui pratiquent l'art de guérir; affirmez, comme conséquences des faits que l'on pourrait citer, que l'étude de l'agronomie est funeste à l'agriculteur.

Dans l'œuvre de l'éducation, le succès est d'autant plus problématique qu'entre le maître et l'élève il y a toujours la liberté humaine et les mystérieuses incertitudes d'un avenir qu'on ne saurait ni prévoir ni fixer. L'étudiant qui a reçu l'instruction la plus religieuse, la plus complète, devient parfois un vrai fléau pour la société, tandis qu'un jeune homme élevé sans maître et au milieu des circonstances les plus difficiles, les plus périlleuses, peut acquérir une éducation aussi brillante que solide. Mais ces exceptions étranges dispensent-elles les familles et la société d'entourer la jeunesse des soins les plus propres à assurer l'avenir? Nullement. Est-il vrai qu'autrefois on ne s'occupait pas de pédagogie? Sans remonter à l'antiquité, rappelons les *Institutions* de Quintilien, ou la *Ratio studiorum* des Jésuites et les divers ouvrages d'éducation publiés en Italie au XVIe siècle [1], ou le *Catharinabuch* de nos archives, et l'on pourra se convaincre qu'on s'est toujours intéressé aux questions d'enseignement. Il est vrai que les chaires de pédagogie étaient inconnues aux Universités du moyen âge aussi bien que d'autres cours considérés aujourd'hui comme indispensables.

Tout homme de bon sens reconnaîtra qu'il est absurde de prétendre qu'une préparation sérieuse à la carrière de l'enseignement soit superflue. Eh quoi! on ne confierait pas le soin de dresser un cheval au premier homme venu et l'on n'exigerait aucune étude, aucune préparation, de ceux qui sont appelés à exercer l'art le plus délicat, le plus complexe, le plus important, le plus sublime, l'art de former les hommes? On exige d'un jardinier des connaissances spéciales, un apprentissage plus ou moins long, et l'on ne demanderait aucune garantie de celui qui est chargé de cultiver les facultés intellectuelles et morales de la jeunesse?

Mais, chose significative, étrange même à constater, il vous serait facile de réunir toute une bibliothèque d'ouvrages variés

[1] Qu'on lise, à ce sujet, l'intéressant travail de M. Kunz sur la littérature pédagogique du XVIe siècle. Le *Catharinabuch* est un guide curieux et complet de l'enseignement secondaire au XVIe siècle. Il est resté inédit. L'auteur en est inconnu.

et savants, théoriques et pratiques publiés depuis 20 ans, dans les pays de langue française, sur la culture des plantes, sur l'agriculture, sur le jardinage, sur l'art de dresser les chevaux, les chiens, etc., mais je vous défie de trouver dans tous ces pays un guide, un seul guide complet du professeur. Adressez-vous à tous les libraires de France et de Belgique, consultez les hommes les plus compétents dans ces questions, ils pourront vous fournir un certain nombre de manuels de pédagogie pour l'instruction primaire, mais ils n'auront pas un seul livre à vous présenter pour l'enseignement secondaire.

Cette incroyable lacune vous expliquera d'ailleurs l'indifférence dont témoignent les hommes même les plus éclairés relativement à la science de l'éducation, science aussi importante que méconnue. Par le journalisme, par la littérature, la Suisse française vit de la vie intellectuelle de la France et, sans nous en apercevoir, nous partageons, sur beaucoup de points, les idées généreuses comme aussi les préjugés, les illusions du peuple français.

Or, que fait la France pour la formation des professeurs ?

Je ne parle pas ici des écoles supérieures, des chaires établies en vue de compléter l'instruction proprement dite des futurs professeurs. Ces institutions, telles que l'Ecole normale établie à Paris en 1795, ont été, quelques-unes du moins, de vraies pépinières de savants et d'hommes distingués. Mais considérons la question à un autre point de vue. Existe-t-il en France et en Belgique un seul établissement privé ou public où l'on étudie la pédagogie, où l'on apprenne à enseigner, où l'on se livre à des exercices pratiques sous la direction d'hommes compétents ?

Nous n'en connaissons point.

On veut bien reconnaître qu'il y a quelque importance à former de bons maîtres d'école. De là l'établissement de nombreuses écoles normales primaires où l'enseignement de la psychologie, de la méthodologie et l'histoire de l'éducation occupent le premier rang après l'instruction religieuse ; de là encore toute une éclosion de manuels de pédagogie, de revues scolaires parus depuis vingt ans [1].

Et cependant les nations de langue française se sont trouvées, ici encore, fort en retard sur les Allemands. Ainsi quels traités de pédagogie existaient il y a 25 ans ? Pendant que l'Allemagne nous en offrait un très grand choix, nous n'en connaissions que trois en langue française : ceux de Rendu, de Charbonneau et de Braun. Je ne parle pas ici des auteurs qui n'abordaient les questions d'enseignement qu'à un point de vue spécial, tels que Jaccottot, le Père Girard, etc.

Malheureusement, les écrits parus en France depuis l'élabo-

[1] Voir la liste des ouvrages de pédagogie publiés de 1878 à 1889 dans le *Recueil des monographies pédagogiques*, tome III, page 75.

ration des nouvelles lois scolaires, bien qu'ils aient, la plupart, une grande valeur technique, sont composés presque tous dans un détestable esprit. Ou leurs auteurs font systématiquement abstraction des œuvres et des enseignements chrétiens, ou ces manuels et ces revues se montrent ouvertement hostiles au catholicisme.

Les catholiques n'ont publié presque aucun ouvrage de pédagogie : dans ce domaine je ne trouve que le *Traité théorique et pratique* de méthodologie du Frère Achille, publié à Namur [1], et le *Guide de pédagogie pratique* de M. Heinrich. Il est regrettable que les diverses congrégations enseignantes de la France, que l'Institut des Frères de la Doctrine chrétienne surtout, malgré le nombre de leurs membres, ne nous aient donné aucun traité de pédagogie, en dehors de la *Conduite* qui a paru il y a longtemps.

Ce ne sont pourtant pas les capacités ni le dévouement qui font défaut. Je n'en veux d'autres preuves que les succès des Frères dans l'enseignement et les excellents et nombreux manuels de mathématiques, de géographie, de langue maternelle, de sciences naturelles, etc., qu'ils viennent de publier chez Poussielgue.

Mais d'où vient cette absence de traités théoriques de l'éducation de la part des catholiques? Est-ce stérilité? ou indifférence? On ne saurait attribuer ce manque de travaux ni à l'une ni à l'autre de ces deux causes. D'abord personne n'a montré plus d'intérêt pour les questions scolaires que les catholiques. Qu'on lise les débats des Chambres françaises, que l'on parcoure les revues, les journaux catholiques des vingt dernières années, que l'on prenne connaissance des œuvres fondées par l'enseignement libre, des nouvelles écoles privées établies chaque année, des immenses sacrifices que ces institutions ont exigés [2], et l'on pourra se convaincre que les catholiques de France, en fait de générosité, de dévouement et de sollicitudes pour tout ce qui concerne l'éducation de l'enfance, ne se laissent vaincre par aucune autre nation.

Si les hommes d'école chrétiens, si les congréganistes surtout, n'ont rien ou presque rien publié sur la pédagogie, c'est sans doute parce que leurs adversaires se sont emparés de ce terrain pour l'exploiter à leur profit et, l'on ne saurait le nier, c'est au nom de la pédagogie qu'ont été prises beaucoup de mesures injustes, violentes et vexatoires. De là, chez les catholiques, cette aversion instinctive pour tout ce qui touche de près ou de loin à la pédagogie.

Les passions de l'heure présente une fois calmées, quelle que

[1] Il convient d'ajouter les deux revues catholiques : L'*Education* que publie Poussielgue et l'*Ecole catholique* de la librairie Desclée.

[2] Que l'on consulte l'intéressant ouvrage de M. Eugène Rendu : *Sept ans de guerre : l'enseignement libre à Paris* (1880-86).

soit l'issue de la lutte actuelle, les catholiques éclairés reconnaîtront sans doute combien ils ont eu tort de céder ce terrain de l'enseignement à leurs adversaires : par leurs traditions séculaires, par leurs nombreux ordres religieux voués à l'éducation depuis plusieurs siècles, personne n'était mieux à même que les catholiques de France, de nous dicter les grandes lois qui doivent présider à la formation religieuse et intellectuelle de l'enfance.

Du jour que l'opinion s'intéressait à ces questions, du moment que l'enseignement de la pédagogie prenait rang dans les programmes scolaires parmi les branches obligatoires, les hommes d'école auraient dû, nous semble-t-il, chercher à s'emparer de ce mouvement pour le diriger dans un sens chrétien et progressiste ainsi qu'on l'a fait pour l'économie sociale. Ils auraient dû former des associations. fonder des revues, recueillir leurs traditions, publier les résultats de leurs expériences, nous donner, en un mot, à l'exemple des catholiques de l'Allemagne, les meilleurs traités de pédagogie, soit pour l'enseignement primaire, soit pour l'enseignement secondaire.

Aujourd'hui, l'instituteur qui désire s'initier à la science de l'éducation est contraint d'avoir recours à des ouvrages dont l'esprit est trop souvent hostile à notre religion.

Si la littérature pédagogique non catholique destinée à l'enseignement primaire est représentée aujourd'hui en France par de nombreux ouvrages et par de savantes revues, il n'en est pas de même de la littérature qui s'adresse aux professeurs. Pendant que l'Allemagne abonde en manuels, en publications de toutes sortes, l'enseignement secondaire en France ne compte que deux ou trois revues de pédagogie [1], mais aucun guide technique, aucun manuel pratique, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut.

Rien de plus inexplicable, n'est-il pas vrai, que cette stérilité dans une science aussi importante que la pédagogie, chez une nation si féconde en œuvres remarquables dans toutes les sphères de l'activité intellectuelle. Je ne parle pas ici des études sur des questions spéciales, telles qu'en renferment les ouvrages de Mgr Dupanloup, le *Traité des études* de Rollin, les remarquables travaux de MM. Bréal, Gréard, Jules Simon, etc., sur la réforme de l'enseignement secondaire. Je passe également sous silence les diverses brochures qu'ont provoquées les débats du parlement français.

Supposons qu'un jeune professeur de mathématiques désireux de donner un enseignement sérieux se fasse cette question qui s'impose d'elle-même : « Quel est le but principal que je dois viser dans l'enseignement des mathématiques ? Faut-il chercher avant tout le développement intellectuel ou vaut-il mieux don-

[1] La meilleure revue est incontestablement l'*Enseignement chrétien* rédigé par les abbés Drioux, Ragon, etc.

ner aux élèves une certaine somme de connaissances scientifiques ? Par quels procédés est-ce que j'arriverai à mon but ? Quelle part faut-il faire à la théorie, aux démonstrations scientifiques et aux problèmes, aux applications pratiques ? Quels sont les meilleurs manuels ? Quelles méthodes ont suivi les plus habiles professeurs ? » Ce sont là autant de questions qui doivent se présenter tout naturellement à un débutant. Or, c'est en vain qu'il cherchera un livre qui puisse le guider dans la solution de ces questions. Faute de traités et de direction, ce professeur sera réduit à sacrifier en partie les premières années de son cours à des essais, à des expériences. L'Allemagne peut nous fournir, sur cette branche comme sur toutes celles qui concernent l'enseignement secondaire, le choix le plus varié, le plus complet, de traités théoriques et pratiques. De plus, comme nous l'avons dit déjà, dans la plupart des universités allemandes il y a une chaire de pédagogie où l'on étudie l'enseignement à tous ses degrés, dans son but, dans son rôle, dans son organisation, dans ses méthodes et dans son histoire. Le futur professeur a, en outre, occasion d'apprendre, par des exercices pratiques, à enseigner chaque branche dans tous ses détails.

Cependant nous serions injuste envers la France, si nons ne signalions pas le réveil qui s'y manifeste. Dans les facultés des lettres de Lyon, de Paris [1], de Nancy, de Toulouse, etc., on a institué récemment des cours sur l'éducation du cœur, du caractère, etc. Plusieurs professeurs ont reçu la mission du ministre de l'instruction publique d'aller visiter les plus célèbres gymnases de l'Allemagne. Espérons que l'impulsion qui s'est produite dans l'enseignement primaire, depuis une vingtaine d'années, se communiquera à l'enseignement secondaire en faisant éclore des chaires, des traités et des revues de pédagogie.

Tous les hommes qui s'intéressent aux questions d'enseignement et qui en comprennent la gravité, tous ceux qui regrettent, comme nous, que les pays de langue française soient restés en arrière dans ces importantes questions, tous ceux enfin qui se préoccupent de l'avenir de l'instruction dans notre pays, applaudiront donc à la courageuse initiative prise par les fondateurs de l'Université de Fribourg, en créant une chaire de pédagogie.

Puisse cette chaire inaugurer une réaction contre l'indifférence qu'on a trop longtemps manifestée au sujet de la préparation des professeurs. Puisse-t-elle devenir — ce vœu est sans doute téméraire — un foyer d'activité dans ce domaine presque vierge encore chez nous de la science de l'éducation. Puissent enfin ceux qui portent le poids et la responsabilité de cet enseignement ne pas rester trop au-dessous de la tâche qui leur incombe !

R. HORNER, *professeur*.

[1] A la Faculté des lettres de Paris, M. Marion a donné, en 1887-88, un cours de pédagogie comprenant l'étude des programmes, des méthodes avec des exercices pratiques.